

## LA SOCIÉTÉ DANS QUELQUES OEUVRES AUTOBIOGRAPHIQUES<sup>1</sup>

L'autobiographie est le lieu par excellence où l'individu réfléchit à lui-même et porte un regard rétrospectif sur certains moments de sa vie. L'attention est donc tout entière concentrée sur le moi. Cependant l'individu ne se présente pas comme une créature isolée, mais en contact avec d'autres personnes, avec la société. Nous avons essayé de voir comment, dans plusieurs œuvres autobiographiques, est ressentie cette expérience avec la société. Nous considérons les œuvres suivantes: *Les Confessions* de Rousseau, *Une Education bourgeoise au XVIIIème siècle* de Madame Rolland, *René* de Chateaubriand, *Delphine* de Madame de Staël, *Adolphe* et *Cécile* de Constant, *Arthur* de Guttinguer, *La Confession d'un enfant du siècle* de Musset, *Journal intime* année 1857 de Amiel, *Dominique* de Fromentin, et *L'Immoraliste* de Gide.<sup>2</sup>

Dans tous ces textes, autobiographies ou romans autobiographiques, l'auteur ou le personnage autobiographique relate ses expériences avec la société. Précisons tout de suite ce que nous entendons par „société”. Il s'agit d'un ensemble de personnes avec lesquelles l'individu entre en contact et avec lesquelles il a des rapports. Il rencontre ces gens à l'occasion de réunions mondaines telles que bals, réceptions, banquets ou lorsqu'il fréquente des salons ou des théâtres. „Société” veut donc dire groupe de gens appartenant au même milieu, le monde, l'opinion publique, les autres en opposition au moi. Notons encore que les auteurs ou les personnages autobiographiques ne parlent pas d'individus isolés, ne distinguent pas certains membres de la société, ils font des remarques qui s'appliquent à un groupe, à une foule de gens anonymes auxquels ils se trouvent mêlés.

Curieusement à travers tous les textes considérés un schéma constant apparaît. L'individu entre en contact avec la société, c'est un moment centrifuge d'expansion du moi vers le dehors, vers les autres. Souvent pour l'individu ce contact avec la société est le premier, parce qu'il est très jeune, il fait son entrée dans le monde; c'est le cas de Madame Rolland, de René, de Delphine, de Adolphe, de Arthur. Le contact avec le monde peut aussi être provoqué par le passage de la vie provinciale à la vie parisienne: Rousseau vient à Paris pour présenter son opéra, Dominique, ses études terminées, s'établit à Paris où il espère faire carrière, et Michel vient d'épouser Marceline et commence une nouvelle vie à Paris. L'expérience de la société, on va le voir, s'avère malheureuse et l'individu se réfugie dans la solitude dans un mouvement centripète du moi qui se replie sur lui-même; il part en voyage, se retire dans un couvent, vit isolé dans Paris, ou préfère le calme de la campagne. Enfin après une période de réflexion, loin de la société, l'individu aspire à retourner vers la société, à reprendre contact avec les autres, soit ouvertement et physi-

quement, soit implicitement à travers son autobiographie. Nous allons étudier ces trois moments de l'expérience de l'individu avec la société et montrer pourquoi ils existent.

Nous l'avons dit, le contact avec la société, avec les autres, a lieu très souvent dans une assemblée mondaine. Voyons comment il est ressenti par les différents individus. Rousseau dans *Les Confessions* explique qu'à Paris il ne pouvait s'habituer

[au] *tourbillon* de la grande société [à] la *sensualité* des soupers, [à] l'*éclat* des spectacles, [à] la *fumée* de la gloriole.<sup>3</sup>

Toujours à Paris quand il présente son opéra *Le Devin du Village*, il se rend au théâtre dans le même équipage négligé qui lui était ordinaire; or il se trouve entouré de gens excessivement *parés*, et il se sent mal à l'aise, déplacé.

Madame Rolland décrit la promenade dominicale à Meudon en ces termes:

Je n'étais point insensible au plaisir de paraître quelquefois dans les promenades publiques; elle offraient un spectacle très *brillant* . . . Est-ce donc pour *briller* aux yeux, comme les fleurs d'un parterre, et recevoir quelques vains éloges, que les personnes de mon sexe sont formées à la vertu . . .<sup>4</sup>

Elle est aussi profondément dégoûtée par sa visite à Versailles, parce que tout à la cour reflète l'injustice, l'absurdité et le factice. En outre les soirées musicales ou littéraires auxquelles elle assiste lui laissent une mauvaise impression: ce ne sont que des réunions galantes, brillantes, où les hommes et les femmes se prodiguent aux regards des autres, et transpirent d'hypocrisie et de fausseté.

Dans *La Confession d'un enfant du siècle* Octave décrit un souper élégant auquel il assiste:

Autour de moi mes amis *richement costumés*, de tous côtés des jeunes gens et des jeunes femmes tous *étincelants* de beauté et de joie.<sup>5</sup>

Il s'aperçoit bien vite que tout ce luxe, tout cet éclat ne cache que vice et hypocrisie.

Dominique parlant de la vie parisienne précise qu'il ne fut „pas aveuglé par ce qu'elle avait d'éblouissant”.<sup>6</sup>

Dans *L'Immoraliste* nous voyons Michel et Marceline dans leur appartement parisien, ils mènent une vie mondaine, reçoivent et sont eux-mêmes reçus. Bien vite Michel se sent mal à l'aise comme le font ressortir les remarques suivantes:

Je n'ai jamais été brillant causeur: la *frivolité* des salons, leur esprit, est chose à quoi je ne pouvais me plaire.<sup>7</sup>

En citant les extraits ci-dessus nous avons indiqué en italique certains

mots qui nous paraissent significatifs. En effet les mots „brillant, éclat, éblouissant, paré” sont employés dans les différents livres pour décrire l’atmosphère des salons et l’aspect des gens. Ils insistent sur la facticité, l’apprêt de la société. On se montre en public paré, on paraît dans le tourbillon fugitif des fêtes, des bals, des banquets, dans les salons et au théâtre. Tout ce brillant, cet éclat, cette frivolité a un caractère temporaire et cache le vide de l’existence. L’apparence extérieure des gens est fausse, elle masque la réalité physique, l’embellit d’une beauté factice. Ici nous voyons la fausseté, le désir de tromper, de cacher qui s’introduit à un niveau superficiel. Ce manque de sincérité, ce code qu’il faut observer pour être accepté, rebutent les différents individus.

Au caractère factice de la société s’ajoute le fait que celle-ci prétend régler, modeler l’individu. Ainsi René racontant sa vie au Père Souel, explique ce qu’il a ressenti lorsqu’il a voulu se mêler à la société parisienne :

Je m’aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n’était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu’on demandait de moi. Je n’étais occupé qu’à *rapetisser* ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d’esprit romanesque, honteux du rôle que je *jouais* . . . je pris le parti de me retirer . . .<sup>8</sup>

Écoutons Adolphe maintenant : à son arrivée dans la petite ville de D\*\*\* il avait essayé d’être franc, de contredire les médisants, mais peu à peu il doit se soumettre à cette société si „factice et si travaillée” car dit-il :

elle pèse tellement sur nous, son influence sourde est tellement puissante, qu’elle ne tarde pas à nous *façonner* d’après le *moule* universel.<sup>10</sup>

Dominique explique pourquoi il déteste la vie parisienne :

Ombreux, retiré . . . le plus possible j’évitais ce *frottement* de la vie parisienne qui *polit* les caractères jusqu’à l’*usure*.<sup>11</sup>

Michel n’aime pas la compagnie des gens qu’il côtoie dans les salons car dit-il :

Je me vis comme *contraint* par eux de *jouer un faux personnage*, de ressembler à celui qui’ls croyaient que j’étais resté.<sup>12</sup>

Dans les passages cités plus haut, les mots en italique „jouer un faux personnage, rapetisser, façonner, moule, aplanir, usure”, montrent le changement moral qui doit s’opérer en présence de la société. L’individu doit faire abstraction de son propre moi pour assumer un moi inauthentique, il doit se soumettre, se conformer, suivre les lois de la société.

Enfin les différents individus s’aperçoivent que la société est une ennemie dangereuse, une menace perpétuelle quoique anonyme, une puissance

ce de contrôle qui censure, surveille sans cesse. Rousseau en est constamment obsédé, il lui semble qu'il existe une conspiration formée de beaucoup d'hommes qui le harcèlent; tout au long des *Confessions* il emploie des expressions comme „les espions m'obsèdent, les puissants oppresseurs, les injustes ennemis, les huées de la cotterie holbachique, les vils délateurs". Nous pourrions dire que chez Rousseau il s'agit d'un cas pathologique de paranoïa, de complexe de persécution, et que c'est là une situation limite, mais nous retrouvons la même attitude à peine moins exagérée dans d'autres récits autobiographiques.

Dans *Delphine* Léonce s'adressant à son tuteur fait l'observation suivante:

Avez-vous d'ailleurs réfléchi sur la rapidité avec laquelle un homme peut se déconsidérer sans retour . . . D'abord de faux bruits circuleront, et ils s'établiront bientôt comme vrais dans la tête de ceux qui ne le connaissent pas.<sup>13</sup>

Delphine constate:

Il me serait impossible . . . de veiller assez sur toutes mes actions pour qu'elles ne prêtassent point aux fausses interprétations de la société.<sup>14</sup>

Et quand la société lui a créé une mauvaise réputation, Delphine ne peut plus paraître dans une soirée sans que tout le monde l'évite, ou s'écarte d'elle et elle ajoute:

. . . je fuyais devant la malveillance et la haine, comme devant des pointes de fer qui me repoussaient toujours plus loin.<sup>15</sup>

Dans *Cécile* aussi nous voyons comment la puissance de l'opinion se manifeste: le héros possède une charge à la Cour, mais il est obligé d'y renoncer car la famille de son ex-femme détruit sa réputation et tout le monde le regarde avec mépris.

Amiel est particulièrement sensible à l'opinion des gens de Genève, il parle de „l'opinion qu'il fait", il traite les gens de „chiens hargneux" et il ajoute:

La malveillance caustique et jalouse contre tout succès, si modeste et si petit qu'il soit, la vigilance sardonique contre tout mouvement d'indépendance . . . voilà l'ennemi perpétuel qui vous picote dans nos petites villes envieuses.<sup>16</sup>

Dans *L'Immoraliste* aussi un des personnages est victime de la société: la réputation de Ménalque a été salie par un scandale étalé dans les journaux et immédiatement la „bonne société" s'indigne et se complaît à le noircir.

Les relations amoureuses sont particulièrement visées par la société, par l'opinion publique. Les gens semblent être aux aguets toujours prêts à recueillir ou à répandre les médisances et les rumeurs. Par exemple

Delphine donne des conseils à Monsieur de Serballane amoureux de Madame D'Ervin et elle le prévient que :

Il est impossible . . . que son sentiment pour vous ne soit pas bientôt découvert par les observateurs oisifs et pénétrants de ce pays-ci... Monsieur D'Ervin apprendra les torts de sa femme par de perfides plaisanteries . . .<sup>17</sup>

C'est ce qui se passe en effet, et les deux rivaux se battent en duel; Monsieur D'Ervin est tué, et les deux amants sont séparés à jamais. Delphine elle-même est mêlée à cette affaire, elle est attaquée violemment par la société et elle ne pourra pas épouser Léonce.

Arthur explique comment lui et sa maîtresse Madame de F. se comportaient en face de la société :

De jour en jour, l'audace et le délire nous gagnèrent au point que nous nous exalions à braver cette société que nous avions voulu tromper d'abord, dédaigner ensuite et que nous étions entraînés à éviter. Il nous prit une haine pour le monde qu'il nous rendit promptement; ce fut entre nous et lui un échange de mauvais procédés, de hauteurs et de dédains dont nous prévoyions le résultat sans que notre aveuglement s'en effrayât.<sup>18</sup>

Arthur rejeté par Madame de F. veut retourner auprès de Julie, mais celle-ci refuse de renouer des relations avec lui car la société se moquerait d'eux et rendrait leur vie impossible.

Adolphe en arrivant dans la petite ville de D\*\*\* s'est taillé une réputation de persiflage et de méchanceté, mais il se plie, s'adapte, se met à la page et il est accepté par la société jusqu'au moment où l'on apprend qu'il est devenu l'amant d'Ellénore. Quant à Ellénore, grâce à sa conduite irréprochable, elle a fait oublier sa situation irrégulière et elle est reçue et fêtée par la société. Cependant à partir du moment où l'on sait qu'elle est devenue la maîtresse d'Adolphe les médisances recommencent. Où qu'ils se trouvent leur vie est empoisonnée par les rumeurs, les sarcasmes, les moqueries de la société, et ils ne peuvent avoir une vie normale.

Dans *La Confession d'un enfant du siècle*, Octave après sa déception amoureuse se retire à la campagne, il y fait la connaissance de Brigitte; ils deviennent amants et sont heureux, mais bien vite la société vient troubler leur bonheur par des accusations, des insinuations, des calomnies et du mépris.

Ainsi avec les exemples précédents nous venons de voir comment la société est une ennemie dangereuse: sitôt que l'individu va contre les modèles qu'elle prescrit, contre ce qu'elle érige en bienséance, elle est là toute puissante, invisible, anonyme, mais agissante.

Nous dirons donc que dans toutes les œuvres considérées le contact avec la société est ressenti comme néfaste – soit parce que l'individu doit paraître, doit être vêtu avec éclat et c'est là une tromperie qui a pour but de cacher le vrai moi – soit parce que la société cherche à niveler, à modeler l'individu et le force ainsi à assumer un moi inauthentique

– soit parce que la société apparaît comme une puissance dangereuse et redoutable. Devant de telles constatations il n'est pas étonnant que l'individu essaye d'échapper à l'enceinte suffocante de la société.

Nous abordons maintenant le deuxième mouvement de notre schéma : le repli sur soi dans la solitude. En effet les individus sont déçus par leur contact avec la société et préfèrent s'en éloigner.

Rousseau déclare qu'il se sent fait pour la retraite et la campagne, qu'il préfère les bois, les ruisseaux et les promenades solitaires. Madame Rolland aussi se retire à l'écart pour lire, rêver et se promener dans la nature. René vient d'expliquer pourquoi son expérience avec la société a été négative et il ajoute :

... dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.<sup>19</sup>

Michel quitte Paris parce que la vie mondaine est trop pénible pour la santé de sa femme, et il est heureux de ne plus être obligé d'aller dans le monde et de recevoir. Pour ces gens l'existence et la transparence du moi seront préservées, à l'écart de la société ils pourront être eux-mêmes.

Pour d'autres personnages la retraite est précipitée par la déception amoureuse ou par des complications dans leur vie amoureuse. Delphine poursuivie par la haine et la médisance de la société ne peut épouser Léonce et se retire dans un couvent. Arthur abandonné par Madame de F. va vivre dans un petit port normand, et même après avoir retrouvé Julie il mène une vie calme et pieuse à l'écart de la société. Dominique s'isole dans un quartier de Paris pour oublier Madeleine; il ne fréquente plus les salons et les réunions mondaines, il se met à écrire. Adolphe et Ellénore s'exilent en Pologne pour ne pas être en butte aux persécutions de la société. Dans tous ces cas la vie solitaire est apaisante et certainement plus supportable que la vie en société. Cependant cette solitude, cette retraite loin de la société, tellement appréciée au début, va-t-elle l'être pendant longtemps?

Nous constatons qu'après un certain temps l'individu aspire à retourner vers la société. Déjà à la fin du roman autobiographique le héros manifeste le désir de se mêler aux autres, ou même il a déjà recommencé à vivre dans la société. Dans *Adolphe* Ellénore sent bien que pendant leur exil en Pologne, Adolphe est malheureux, il a la nostalgie de la société, il veut retourner aux „cœurs arides des autres"<sup>20</sup>. Octave dans *La Confession d'un enfant du siècle* pense au carnaval et malgré Brigitte il a envie d'être à Paris, de se mêler à la foule, de retrouver les voitures pleines de masques, la débauche, et les bals masqués, et la solitude lui pèse. A la fin de *René* le Père Souel conseille à René d'abandonner son attitude stérile, ses rêveries inutiles, de se mêler à la société, de

se consacrer au service de ses semblables. C'est ce que fait Dominique puisque nous le voyons dans son village, travaillant avec les paysans, participant à la vie locale. Même dans le cours de son *Journal Amiel* exprime son désir de participer à la vie générale, il sent que la tristesse de sa vie personnelle est due au fait qu'il vit isolé dans la petite cellule de son moi. Si par hasard au cours d'une soirée il se sent réintégré au groupe, il écrit avec ferveur les lignes suivantes :

En somme, j'ai fait une expérience, c'est qu'il est salubre et fortifiant de pouvoir élargir sa vie et participer à la vie générale, de sentir, de vouloir, chanter et agir avec une totalité, une foule, une nation, d'être un homme entre d'autres hommes.<sup>21</sup>

Dans *L'Immoraliste* Michel mène une vie isolée en compagnie de Marceline malade, et un jour pendant qu'elle dort il en profite pour sortir. Ils se trouvent à Syracuse et Michel se promène dans le petit port, dans les rues boueuses peuplées de pauvres gens, de marins, de débardeurs ivres. Il explique que tout son corps vibre de cette vie, de cette brutalité. Plus tard, quand Marceline est morte, il appelle ses amis et leur demande des conseils pour commencer une autre vie, pour se mêler à la société à nouveau.

Les différents exemples montrent donc que l'individu cherche un retour direct, concret parmi les autres. C'est un besoin physique de se sentir vibrer avec d'autres hommes, de participer à la vie générale qui s'empare de l'individu. La vie prolongée dans la solitude est intolérable.

Comment dans cette perspective l'individu va-t-il rétablir le lien avec la société qu'il avait décidé d'abandonner? Le mouvement centrifuge de retour à la société se manifeste d'une façon implicite, littéraire à travers l'œuvre autobiographique écrite pour la société. Les individus se présentent tels qu'ils ont été : chers lecteurs me voici en face de vous, comprenez-moi. Le titre de l'autobiographie de Rousseau est significatif; dès que nous lisons *Les Confessions* nous savons que l'auteur s'adresse à la société, qu'il va s'épancher, faire des révélations, donner des explications pour mieux se faire connaître et comprendre. De plus il commence son livre par les lignes suivantes :

Voici le seul portrait d'homme peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité . . . Qui que vous soyez, que ma destinée ou ma confiance ont fait l'arbitre du sort de ce cahier, je vous conjure par mes malheurs, par vos entrailles, et au nom de l'espèce humaine . . .<sup>22</sup>

Nous avons l'impression de lire un plaidoyer parce que Rousseau emploie des termes juridiques : „je vous conjure, au nom de l'espèce humaine, injustice". Ainsi après s'être retiré du monde, de la société, il prend celle-ci à témoin, il veut se justifier. Starobinski explique dans son livre *J. J. Rousseau, la transparence et l'obstacle*, que par cette introduction Rousseau se donne par avance un tribunal, et demande à être jugé. De ce fait il demande aussi à reprendre sa place dans la société.

Nous avons vu que Madame Rolland désirait se tenir à l'écart de la société, car elle n'y avait trouvé que vanité, vide et stupidité. En prison où physiquement et matériellement, elle est isolée, elle a le temps de se comprendre, de se rendre compte de sa valeur. Elle ressent une telle confiance et une telle exubérance qu'elle se met à écrire ses mémoires. Celles-ci sont visiblement adressées à la société: en effet Madame Rolland n'écrit pas d'une façon simple, spontanée, elle emploie la rhétorique pour persuader, pour convaincre ses lecteurs. C'est là une forme d'extroversion pour atteindre les autres, pour se montrer, se présenter avec conviction. On remarque la même attitude dans le style d'Amiel.

En ce qui concerne le roman autobiographique nous pouvons dire qu'il est aussi une tentative de justification. L'auteur présente à travers son personnage fictif des problèmes qui ont été les siens dans la vie réelle. Les expériences de son personnage et en particulier ses contacts avec la société, ne sont qu'une transposition de celles de l'auteur. La société décrite dans le roman est celle qu'il connaît. En écrivant le roman autobiographique il cherche à se justifier, et à être accepté par cette société qui l'a maltraité.

Maintenant il faut se demander pourquoi nous assistons à un tel changement d'attitude. En effet il est assez curieux de voir que le pessimisme fondamental à l'égard de la société se dissipe et que l'individu désire retourner vers la société. Georges Poulet dans *Etudes sur le temps humain* fait la remarque suivante:

Dans la relation de soi-même avec soi-même, qui est la relation de l'être isolé, il n'y a rien de fixe, rien qui arrête l'esprit. Il n'y a rien qui apparaisse comme réel, pas même le plaisir, pas même la douleur. Il n'y a qu'un mouvement fluide de la pensée, qui s'étend jusqu'aux régions les plus glacées de la vie, et qui revient ensuite, en un croisement d'ondes excentriques et concentriques, vers le centre toujours changeant du moi actuel. Mais dans la relation du moi à l'autre tout est changé.<sup>23</sup>

Pour le problème qui nous intéresse nous dirons que dans la relation du moi *aux* autres tout est changé parce que l'individu ne se sent plus un être stérile, vivotant, sans relation avec le monde. L'individu a compris dans la solitude que le moi n'a de valeur que dans la mesure où il peut être appréhendé, jugé, comparé par la société; sans les autres il n'est rien.

En conclusion nous dirons qu'à travers les œuvres autobiographiques considérées, nous retrouvons des constantes que nous appelons *topoi*: contact avec la société, retrait de la société, retour à la société. Ces *topoi* reflètent un problème fondamental de l'homme dans le monde: comment supprimer le divorce radical qui existe entre la société et l'individu? Dans cette perspective l'œuvre autobiographique a une importance primordiale. Pour chaque auteur elle résout le problème de sa position

par rapport à la société. Elle est le produit du mouvement dialectique contact avec la société – retrait de la société, en ce sens que l'individu se met à nu, dit ce qu'il est, affirme son moi, devant une société qui cherche à l'abolir. De plus le fait d'écrire et de vouloir se justifier force l'individu à donner une direction à son moi, il ne s'enferme pas dans une attitude stérile, ne devient pas mollusque ou coquille. Ainsi la société joue un rôle important, en fait c'est elle qui suscite l'autobiographie, c'est elle qui stimule le dynamisme intérieur qui force l'individu à écrire.

*University of Texas,  
Austin, Texas*

DINA SHERZER

#### Notes

1. Je voudrais remercier Frank Bowman pour ses commentaires et suggestions sur une version antérieure à celle-ci. Il n'est pas responsable des lacunes ou erreurs qui pourraient exister dans ce travail.
2. A cette liste on pourrait se demander pourquoi ne pas ajouter *Volupté* de Sainte-Beuve. C'est parce qu'en effet Amaury mène une vie isolée en Bretagne et son contact avec les autres a lieu surtout avec la famille Couaën, il ne se trouve pas mêlé à la société.
3. Jean-Jacques Rousseau, „*Les Confessions*,” *Oeuvres Complètes*, (Paris, 1959), 1, p. 401.
4. Madame Rolland, *Une éducation bourgeoise au XVIIIème siècle*, (Paris, 1964), p. 106.
5. Alfred de Musset, *La Confession d'un Enfant du siècle*, (Paris, 1960), p. 21.
6. Eugène Fromentin, *Dominique*, (Paris, 1961), p. 137.
7. *ibid.*
8. François-René de Chateaubriand, *René*, (Paris, 1962), p. 205.
9. Benjamin Constant, *Adolphe suivi de Cécile*, (Paris, 1957), p. 16.
10. *Ibid.*
11. Eugène Fromentin, *Dominique*, (Paris, 1961), p. 137.
12. André Gide, *L'Immoraliste*, (Paris, 1902), p. 101.
13. Madame de Staël, *Delphine*, (Paris, 1856), p. 56.
14. Madame de Staël, *Delphine*, (Paris, 1856), p. 58.
15. Madame de Staël, *Delphine*, (Paris, 1856), p. 452.
16. Henri-Frédéric Amiel, *Journal intime*, année 1857, (Paris, 1965), p. 32.
17. Madame de Staël, *Delphine*, (Paris, 1856), p. 30.
18. Ulric Guttinguer, *Arthur*, (Paris, 1925), pp. 38–39.
19. François-René de Chateaubriand, *René*, (Paris, 1962), p. 205.
20. Benjamin Constant, *Adolphe*, (Paris, 1957), p. 113.
21. Henri-Frédéric Amiel, *Journal* année 1857, (Paris, 1965), p. 8.
22. Jean-Jacques Rousseau, „*Les Confessions*,” *Oeuvres Complètes*, (Paris, 1964), p. 3.
23. Georges Poulet, *Etudes sur le Temps humain*, (Edinburgh, 1949), p. 251.